

LE CHOIX DE TÉLÉOBS

♥♥ 23.00 **Discorama**
signé GlaserDocumentaire d'Esther
Hoffenberg (2007).Tout au long des années
1960, juste avant le repas
dominical, des millions de
Français ont regardé en fa-mille l'émission « Disco-
rama », de Denise Glaser.
Une émission de variétés
qui fut diffusée pendant
15 ans. De jeunes talents,
comme Françoise Hardy ou
Michel Polnareff, y ont fait
leur première apparition.Editorial
par Richard Cannavo

Diva triste

Elle aura tout connu, la gloire et la solitude, les fastes et la pauvreté. Denise Glaser fut la première diva télé. Elle est morte oubliée de tous, dans ce milieu d'une absolue cruauté.

C'était un autre temps, un autre siècle, presque un autre monde. C'était le temps de la télévision en noir et blanc et d'une chaîne unique, le temps du Teppaz et du 45-tours, des copains et des surprises-parties, celui aussi des premières radios pirates émettant de la pop anglaise depuis des bateaux sur la Manche : le temps de la musique triomphante. A la télévision, c'est un personnage étrange qui va bouleverser l'univers plutôt compassé de la variété : Denise Glaser. C'est une petite femme toute en angles, aux yeux et aux cheveux très noirs, une femme discrète et hantée par le doute qui n'a rien pour être une star mais qui va devenir une icône. Elle officie le dimanche, à l'heure du déjeuner, juste après la messe. On regarde en famille cette sorte d'ovni qui invite sur son plateau des inconnus et les fait parler avec une grâce miraculeuse. Denise Glaser, c'est une vraie fragilité à l'écran. Rongée par le trac, elle masque mal sa peur sous des allures un rien languides. Mais avec sa candeur parfois forcée, elle parvient à mettre à nu ses interlocuteurs, dans un numéro de vérité absolue. La télévision, on le sait, est l'univers de l'imposture ; avec Denise Glaser, au contraire, elle devient une extraordinaire expérience de sincérité à deux.

Dans une variété jusque-là très formatée et ultraconventionnelle, pour tout dire assez ennuyeuse, elle apporte un style et surtout, ce qui passe toujours à la télévision, une personnalité. Avec elle, toutes les règles sont balayées. C'est l'avènement de la télé minimaliste, qui restera un cas unique. Minimaliste le décor : un fond blanc, nu, et deux chaises Napoléon III. C'est tout. Raoul Sangla, son talentueux réalisateur, aura l'idée formidable de faire du studio « non pas un lieu de magie, mais un atelier ». C'est-à-dire qu'il intégrera à l'image les échelles, les caméras, les projecteurs. Du jamais-vu dans la télé très solennelle de ces années-là ! Et puis il y a Denise Glaser, un peu gauche, un peu raide, avec ses yeux tristes et ses silences. Ah, les silences de Denise ! Ils seront sa marque, et son secret. Une technique impensable en notre époque de remplissage hystérique où, dans l'assourdissant tintamarre ambiant, les blancs à l'antenne font peur et les silences apparaissent obscènes. Maxime Le Forestier, juvénile : « En ne disant rien, vous forcez les gens à aller au bout d'une idée. C'est bien... » Elle, avec sa patience et son sourire timide : « Je ne force pas, ça vient tout seul... » Et puis il y a ses questions, déroutantes. Le Forestier, toujours : « Elle ne posait pas les questions de tout le monde. Et elle n'attendait pas non plus les réponses de tout le monde. Une interview avec elle, c'était un peu un examen de passage. » Michel Drucker : « Passer chez Denise Glaser, c'était, pour un chanteur, l'équivalent de Pivot pour un écrivain : c'est la première qui a fait parler les artistes. » Totalement indépendante du marché, animée d'un respect absolu de l'autre et d'une vraie curiosité pour les gens, Denise Glaser parvient à les faire s'exprimer sur eux-mêmes plutôt que sur leur petit négoce. Il y a une douceur dans ses émissions, une bienveillance qui apparaissent clairement d'une époque révolue... C'est chez elle que Gainsbourg prononcera sa célèbre formule : « J'ai retourné ma veste quand je me suis aperçu qu'elle était doublée de vison. » Gainsbourg, rasé de près, timide, les mains tremblantes, disant



Entre questions étranges et longs silences, ses interviews étaient des instants de vérité absolue.

encore : « Je suis à un âge où il faut réussir, ou alors abandonner. » Revoir aussi Brel le magnifique, Brel le déchiré interprétant « Ces gens-là » comme si sa vie en dépendait : quarante ans après, on en reste pétrifié d'émotion. Revoir Léo Ferré, Léo notre frère en mélancolie et ses larmes dans le silence, et puis Barbara, la grande passion de Denise Glaser, sa sœur, son double : « Denise s'est reconnue en elle. Barbara était un peu fêlée, un peu folle, et Denise aussi. Elles se sont rencontrées sur cette façon d'être inattendue », explique son amie Claudine Kirgener dans ce beau film plein de tendresse d'Esther Hoffenberg. Revoir Barbara au piano, dans ce studio vide, Barbara chantant visage nu, à en mourir... Revoir encore Johnny Hallyday, bel

adolescent timide en costume-cravate, ou Françoise Hardy à peine sortie de l'enfance, mélancolique et lointaine... Dans la télévision d'Etat d'avant 1968, cet ORTF un peu gris aux ordres du Général, « Discorama » représente un véritable espace de liberté et Denise, l'ancienne résistante, incarne une sorte de conscience de gauche. C'est ici que Paco Ibañez vient chanter « La poésie est une arme chargée de futur », ou que Brel vient dire : « Si on est un tant soit peu généreux, on passe inévitablement par des moments de colère. Et quand on n'est pas en colère, c'est qu'on est tout seul. »

C'est à la veille de Noël 1974, après quinze ans de « Discorama », que Denise Glaser est foudroyée : pour des raisons obscures, ou peut-être sans raison, elle est licenciée, brutalement, et sans indemnités. Sa vie s'arrête

alors, « car Denise ne sait qu'elle existe que parce qu'elle se voit à l'image », selon le mot de Lucien Morisse. Gréco, Montand, Barbara, Ferré, Brassens, Trenet, Gainsbourg : l'affiche de sa dernière émission en dit long sur sa croisade pour une variété intelligente. Elle quitte la télévision, confiante encore : elle croit que son amour des artistes va la protéger. Mais les artistes sont ingrats, et ce milieu est cruel, et sans mémoire. Désormais dénuée de ressources, cette diva déchu va connaître la pauvreté. Et l'oubli. Depuis des années, le show-biz et sa clique lui mangeaient dans la main. Sa disparition de l'écran signera son exécution publique : dans l'instant, comme une nuée de moineaux, les courtisans d'hier s'envolent au pied de nouveaux maîtres. Et Denise reste seule. Viennent les années terribles. On la voit beaucoup dans les cocktails, où ceux qui souvent lui devaient leur carrière l'ignorent, puisqu'elle n'a plus rien à offrir. Puis on ne la voit plus : elle n'est même plus invitée. Elle vit repliée chez elle, au milieu de ses disques et de ses souvenirs. Elle s'accroche pourtant, quémendant de-ci de-là quelques signes de reconnaissance, parfois même quelques subsides, puisque celle qui a généré tant de fortunes ne possède plus rien. Elle meurt le 6 juin 1983, à 62 ans. A son enterrement elles ne seront que deux, Barbara et Catherine Lara, à lui offrir leurs larmes. Pour le reste, le silence du milieu est assourdissant. Alors aujourd'hui, que les gloires cathodiques se souviennent : Denise Glaser, Guy Lux, Jacques Martin : ils ont été les rois du monde et ils ont fini dans l'amertume et le silence, abandonnés de tous...

R. C.

rcannavo@nouveleobs.com

« Discorama signé Glaser »
(samedi, à 23h00, France 3).